

19^e DIMANCHE ORDINAIRE A

Dimanche 9 août 2026

Comment se fait-il que notre âme en vient à se dilater, à respirer quand elle est au contact de la nature alors que bien souvent elle étouffe en ces villes qui sont pourtant notre œuvre ? Serait-ce que la nature est nécessaire à notre équilibre, humain et spirituel ? Dans le récit de la Création, elle est cet écrin où l'homme est placé pour y rencontrer Dieu. Après la chute, c'est-à-dire quand l'homme a perdu la proximité de Dieu, elle revêt une dimension pédagogique. N'est-elle pas le premier livre où Dieu s'est révélé ? N'a-t-il pas laissé en chaque chose et dans leur ensemble des traces de sa gloire, des vestiges de sa beauté ? La nature devient ainsi le lieu qui permet à l'homme de se réorienter, de prendre sa mesure de créature, de se tourner à nouveau vers le Seigneur. Comme un enfant, l'homme a besoin de retrouver le haut et le bas, la droite et la gauche. Il a besoin de se situer dans un espace qui est indissolublement physique et spirituel. Lumière et ténèbres, solide et liquide, intérieur et extérieur, autant de dimensions visibles qui deviennent des réalités symboliques. Oui, la nature est tout entière symbole : le visible nous rappelle constamment à l'invisible. Si nous restons ouverts à cette dimension, alors en nommant les choses, nous leur permettons de remplir leur mission divine : elles peuvent alors rendre gloire à Dieu par nos voix, comme le dit la quatrième Prière eucharistique.

L'Écriture nous livre aujourd'hui deux de ces symboles : la mer et la montagne. La mer, symbole maléfique car élément mouvant, instable, traître, capricieux. Le lieu où Pierre s'enfonce et manque de se noyer. La montagne, stable, symbole altier, fascinant mais aussi terrifiant : par sa hauteur, par sa majesté, elle évoque irrésistiblement le divin. Symbole, dans toutes les civilisations, de la rencontre avec Dieu.

Attardons-nous un instant sur la montagne (c'est permis puisque la Transfiguration est passée et que l'on ne risquera pas de se faire rabrouer par Jésus comme Pierre, Jacques et Jean...). Nous comprendrons alors le progrès de la révélation. Voici Élie fuyant Jézabel : il se hâte vers l'Horeb. Dernier fidèle du vrai Dieu, il renouvelle l'Alliance autrefois conclue avec Moïse. C'est la même montagne que celle du don de l'Alliance, du passage de la gloire de Yahvé que l'on ne peut voir que de dos, sinon on meurt. Nous assistons à la même mise en scène : ouragan, tremblement de terre, foudre, éruption volcanique peut-être. Bref, toute la symbolique universelle du divin en action. Et pourtant Élie ne bouge pas. Il perçoit que le Dieu qui l'a entouré de sa tendresse lorsqu'il désespérait de la vie à l'ombre chétive d'un genêt est autre chose, autre chose d'indicible. C'est alors qu'il entend le murmure d'une brise légère. Dieu est là où on ne l'attend pas. Là où il a fallu faire silence pour le percevoir. Au jeune homme riche, Jésus dira « si tu veux ». Oui, Dieu est à ce point grand qu'il peut se donner à voir dans ce qu'il y a de plus ténu. Il est à ce point puissant qu'il peut enfermer cette puissance dans ce qu'il y a de plus faible. « Dieu est toujours plus grand » aimait à dire S. Ignace de Loyola.

Reportons-nous maintenant à l'évangile. Nous y voyons de nouveau un homme monter sur une montagne pour y prier. Une montagne, ou plutôt une colline, au relief bien plus doux que celui du Sinaï. Et cette fois-ci, il ne se passa probablement rien : ni murmure d'une brise légère, ni voix qui intime une mission. Non, mais un dialogue infiniment plus profond, plus intime, plus déterminant. Le dialogue du Fils unique, au cœur de sa mission, avec son Père. Sur l'Horeb, Élie était un soldat au service de son Seigneur ; sur les monts de Galilée, Jésus est un enfant qui converse avec son Père. Sur le Sinaï, Moïse édictait une loi

extérieure gravée sur des tables de pierre ; sur les monts de Galilée, Jésus proclame une loi d'amour, gravée sur les tables de chair du cœur.

Au fur et à mesure que la révélation progresse, la montagne, lieu de la rencontre, est aplanie : elle s'abaisse jusqu'à cette ridicule protubérance du Calvaire. C'est que Dieu ne cesse de se faire plus proche, qu'il descend à notre rencontre dans l'humanité du Fils, dans cette humanité semblable en tout à la nôtre, excepté le péché. Dieu n'est plus en haut, il est en bas. La nature qui nous aidait à nous orienter se résume finalement à ce visage, à ce corps qui peut désormais tout exprimer, qui peut nous suffire pour retrouver le chemin autrefois perdu. Dieu a pris les devants : sa grâce s'est faite prévenante. Le corps de Jésus, son corps eucharistique et son corps ecclésial, c'est l'univers en concentré parce que l'univers en lui a sa source. Désormais nous n'avons plus vraiment besoin de montagne pour rencontrer Dieu : l'oraison de Notre-Dame du Mont-Carmel, le 16 juillet, ne dit-elle pas que la vraie montagne, c'est lui, le Christ ? Jésus va jusqu'au bout de la symbolique de la montagne, elle qui relie l'élément terrestre et l'élément céleste : en Jésus terre et ciel, divinité et humanité, se touchent et s'interpénètrent. Jésus est l'unique médiateur et en lui toutes les autres médiations, aussi bien naturelles que culturelles, sont assumées autant qu'abolies.

Si cela est vrai, c'est donc toujours et partout que nous pouvons rencontrer Dieu puisque Jésus est toujours et partout avec nous, comme ce rocher spirituel qui suivait Israël au désert, selon l'interprétation de S. Paul aux Corinthiens (1 Cor 10, 4). Nous rencontrerons Dieu non seulement dans ces moments d'émotion qui nous étreignent à la vue d'un paysage majestueux, ou dans le silence de lieux retirés, comme nous en avons peut-être fait l'expérience durant les vacances. Mais aussi dans la vie quotidienne, dans la ville, dans sa promiscuité, dans l'étouffement de la canicule. Nous le rencontrerons même, comme Pierre, là où il n'aurait pas raison d'être, dans la mer mouvante et traîtresse. Nous souvenant que sur la croix il n'avait plus figure humaine, nous le rencontrerons aussi dans ce qui défigure l'existence humaine : sur un lit d'hôpital, dans les villes ruinées par la guerre, dans l'innommable même, comme dans ce camp d'Auschwitz où pénétra dans les Septièmes Demeures, celles des noces spirituelles, la sainte carmélite que nous fêtons aujourd'hui comme copatronne de l'Europe, S. Thérèse-Bénédict de la Croix. Oui, jusque dans la mort même, lorsque nous sombrons au cœur de l'abîme, nous pouvons encore crier comme Pierre : « Seigneur, sauve-moi ! ». Et Celui qui marche souverainement sur les grandes eaux de la mort parce qu'il les a vaincues par sa mort d'amour sur la croix, nous tendra la main et nous tirera pour toujours à lui.